



# VOYAGE DANS LA CILICIE.

## ANAZARBE ET SES ENVIRONS.

PLANCHES 290 ET 291.

Au commencement du mois de décembre 1852, j'étais au monastère patriarcal de Sis, ancienne capitale des rois arméniens de la dynastie Roupénienne, où je me livrais à toutes les recherches qui pouvaient intéresser ma mission. Mon séjour à Sis a été l'objet d'un mémoire que j'ai publié dans le *Journal asiatique* (1); aussi ne reviendrai-je pas sur ce sujet. Je vais reprendre ma narration au moment où je quittai le monastère, pour me diriger vers le château d'Anazarbe, cette redoutable forteresse que les princes d'Arménie avaient choisie pour résidence avant la fondation de la ville de Sis par le roi Léon II, et que les Thakavors considérèrent toujours comme l'une des citadelles les plus importantes de la Cilicie.

Le sentier qui conduit aujourd'hui de Sis à Anazarbe suit la direction du nord au sud; le trajet est pénible et quelquefois dangereux, eu égard aux rochers qui entourent Sis, à deux cours d'eau assez rapides qui se passent à gué, et au delà desquels se trouvent quelques ruines ou débris n'ayant aucun des caractères propres à faire connaître les monuments dont ils sont les restes.

Après ces cours d'eau, se présente une vaste plaine qui sépare les deux villes, et qu'on n'a traversée qu'après une marche de quelques heures. Cette plaine est, pendant l'été, le séjour habituel de plusieurs tribus turkomanes et kurdes, les *Serkanteli-oglou*, les *Kerim-oglou* et les *Afchar*. Plusieurs ourdou de ces derniers campaient près de marais envahis par des roseaux d'une hauteur de 4 à 5 mètres, le jour où nous traversions la plaine dont il s'agit. Cette forêt de roseaux masque, pendant une demi-heure de marche, la vue du rocher et du château d'Anazarbe; mais à peine ces marécages sont-ils dépassés, qu'on aperçoit deux lignes d'aqueducs d'une longueur de plusieurs kilomètres, partant de deux points dif-

(1) Année 1855. *Voyage à Sis.*



férents des montagnes, et venant aboutir, en formant angle, aux ruines de la ville.

La distance qui sépare Sis d'Anazarbe est d'environ 20 kilomètres en ligne droite ; mais le voyageur est obligé à beaucoup de détours, soit pour éviter de s'engager dans de dangereux marais, soit pour se tenir à distance des campements des Kurdes toujours avides de pillage. On peut affirmer qu'une marche de 7 à 8 heures est nécessaire pour franchir l'espace qui sépare l'ancienne capitale des rois Roupéniens du rocher d'Anazarbe.

*Anazarbe* était jadis une des villes principales de la Cilicie. Étienne de Byzance (1) attribue sa fondation à un certain *Azarbas* ; tandis que l'annotateur d'Étienne dit que ce nom a été donné à la ville à cause de la couleur jaune du rocher près duquel elle a été bâtie : car dans les langues sémitiques *زرز*, signifie *flavescere*. Suidas, d'accord avec Étienne de Byzance, donne au fondateur d'Anazarbe le nom de *Zarbas*. D'après cet auteur, cette ancienne cité aurait d'abord pris le nom de *Diocésarée* ; mais ayant été renversée par un tremblement de terre, sous le règne de Nerva, elle aurait été réédifiée sous les auspices de ce prince, par un sénateur du nom d'*Anazarbe*. Cette assertion se trouve renversée par le témoignage de Pline (2), duquel il résulte que le nom d'Anazarbe est antérieur à celui de Césarée.

Lorsque Auguste parcourait l'Orient, il fut vivement frappé des avantages qu'offrait la situation de cette ville, et aurait ordonné son agrandissement, en lui donnant le nom de *Césarée d'Anazarbe*, « *Καίσαρεια πρὸς Ἀναζαρβο*, » dénomination qui se trouve exprimée sur les médailles impériales de cette ancienne cité. Cet événement aurait eu lieu l'an 735 de Rome, soit 19 ans avant Jésus-Christ, et c'est de cette époque que date la première ère d'Anazarbe (3).

Honorée de la faveur impériale, la ville d'Anazarbe prit vite de grands développements, et acquit grand nombre de privilèges. Sous Commode, elle jouissait de l'autonomie ; elle devint *métropole* sous Caracalla, *ἑνδοξος* sous Macrin et *libre* sous Philippe l'Arabé.

Lors de la division en Cilicie première et deuxième, Anazarbe, érigée en métropole de la deuxième, était gouvernée par un chef, qui avait le titre d'*ἡγεμῶν* ou *præfes*. Sous Justin, elle eut beau-

(1) *De urb. et populis*. Voy. *Anazarba*.

(2) Liv. V, chap. xxii.

(3) Belley, dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscr.*, t. XXXVII.—Sur l'ère d'Anazarbe.

coup à souffrir d'un troisième tremblement de terre (1); ce prince la rétablit et changea son nom en celui de *Justinopolis* (2). Enfin sous l'empereur Justinien, un quatrième tremblement de terre, plus terrible que les précédents, détruisit la ville presque complètement (3). Ce monarque, à l'exemple de son prédécesseur, la fit rebâtir et changea son nom en celui de *Justinianopolis* (4).

Quand les Arméniens, descendus des plateaux de la Grande-Arménie, vinrent disputer aux Grecs la possession de la Cilicie, Anazarbe, l'une des premières villes qui tombèrent au pouvoir des princes Roupéniens, devint leur résidence de 1095 à 1182; elle était alors considérée comme la capitale de l'Arménie.

Lorsque Léon II eut fait de Sis la capitale de son royaume, Anazarbe fut bientôt abandonnée par ses habitants, et nous savons positivement que dès les premières années du XIII<sup>e</sup> siècle, cette ancienne ville n'offrait plus que des ruines (5).

C'est dans une plaine voisine d'Anazarbe, dite *Pratum Palliorum*, qu'en 1130 se livra une grande bataille dans laquelle Boëmond, prince d'Antioche, perdit la vie en remportant une victoire sur les Sarrasins commandés par Rédouan, prince seldjoukhide d'Alep et de Damas.

Anazarbe est située à peu de distance du Pyrame sur un affluent qui va se jeter dans ce fleuve à deux heures au sud de la ville. Zonare (6), et Philostorge de Borris (7) lui donnent le nom d'*Anavarza* que les Musulmans ont modifié en celui de *Hain Zarba*, عين زربة, ou bien encore, *Hain Navzer*, غين ناووز (8).

Anazarbe, ne se trouvant pas comme d'autres villes de la Cilicie, sur les routes qui conduisent dans les endroits les plus fréquentés de l'Asie Mineure, n'a été visitée que par un très-petit nombre de voyageurs. C'est à Willebrand, chanoine d'Oldembourg, qui vivait au XIII<sup>e</sup> siècle, que nous devons la première description de cette ville. Willebrand, en quittant Sis, où il avait assisté aux fêtes de l'Épiphanie que célébrait Léon II, roi d'Arménie (9), se rendit à Ana-

(1) Cédrenus, p. 299.

(2) Evagrius.

(3) Procope, *Hist. secr.*, chap. xxviii.

(4) Concile de Constantinople de 553.

(5) Willebrand, *Itiner. in Leonis Allatii Συμπύκτα*, p. 139.

(6) Nicéph. Phocas, p. 161.

(7) *Hist. eccl.*, liv. III, chap. xxv.

(8) Djihan-Numa, *Géogr. turque*, traduct. fr. p. 1726, du ms. de la Bibliothèque impériale.

(9) *Revue d'Orient*, 1854. Une fête à la cour de Léon II.

zarbe qui, suivant ce voyageur, « était alors un très-fort château situé à huit milles de Sis, sur une montagne isolée au milieu de la plaine. Cette position militaire était formidable pour l'époque, et très-appréciée par le roi d'Arménie qui aimait, ainsi que Willebrand nous l'apprend, à qualifier Anazarbe de son *Signum*. Au pied du rocher, continue Willebrand, on voit les ruines d'une ville importante! « sita fuit quædam civitas, cujus auctoritatem mag-  
« nam fuisse. » Un admirable aqueduc, soutenu par de hauts piliers, se prolonge jusqu'à la distance de deux milles. Saint Grégoire (1), c'est toujours Willebrand qui parle, étant à cheval et poursuivi, arriva devant cet aqueduc, fit une chute dans sa fuite, et, pour n'être pas atteint, traversa le rocher, pratiquant ainsi un passage pour lui seul, afin que ceux qui poursuivaient le saint homme ne pussent l'atteindre. En mémoire de ce miracle on a élevé une église sur le lieu même où il s'est accompli. »

C'est ainsi que Willebrand, le voyageur du XIII<sup>e</sup> siècle, constate à Anazarbe l'existence d'un aqueduc qui se serait en quelque sorte dédoublé pour favoriser la fuite du saint et qui depuis cette époque se serait maintenu dans cette situation. L'opinion émise par Willebrand, bonne pour son époque peut-être, et acceptée sans réserve par certains esprits crédules, ne pourrait de nos jours faire le sujet d'une réfutation sérieuse. Je me bornerai donc à dire que les deux aqueducs d'Anazarbe sont de magnifiques constructions bien propres, par l'habileté qui a présidé à leur exécution, à frapper le voyageur d'étonnement et d'admiration. Il faut en effet que ces merveilleuses constructions aient été considérées par les premiers chrétiens comme des chefs-d'œuvre surhumains, puisque, dans la légende racontée si naïvement par Willebrand, les hagiographes regardent ces monuments comme le résultat d'un miracle opéré par la puissance de Grégoire le Thaumaturge.

Je passe à la description des aqueducs d'Anazarbe. M. Texier (2), le seul voyageur qui, avant mon arrivée en Cilicie, ait visité et décrit les ruines d'Anazarbe, donne à l'aqueduc venant de l'ouest une longueur de 3 lieues, et au second, partant de la montagne au nord, une étendue de 5 lieues. Ces aqueducs, rompus en plusieurs endroits, sont construits en pierres de taille ; sur toute leur lon-

(1) C'est le même saint Grégoire de Néocésarée, appelé le Thaumaturge, qui écrivait au III<sup>e</sup> siècle. Selon les hagiographes, ce personnage aurait eu le pouvoir d'opérer, durant son pontificat, des miracles incroyables, en séparant des rochers en deux parties, en chassant les démons d'une église, etc.

(2) *Nouvelle Revue française*, t. V, p. 104. De Sis à Trébizonde.

gueur, et à la hauteur d'environ 10 mètres, ils sont élevés sur des arcades. Il est vraisemblable que des inscriptions, rappelant les noms des empereurs sous le règne desquels ils furent élevés, se trouvaient sur divers points de ces beaux monuments; mais il est bien vraisemblable aussi que les prêtres chrétiens les firent complètement disparaître avec l'intention d'enlever aux Césars de Rome, contrairement au précepte de l'Évangile (1), le mérite de leur construction, et d'en faire retomber l'honneur sur le Thaumaturge Grégoire. Au surplus, la légende rapportée plus haut semble confirmer cette assertion.

L'emplacement qu'occupait Anazarbe, au pied de la montagne qui dominait cette ville, n'est plus aujourd'hui qu'un vaste terrain conservant encore quelques traces de son existence, qui s'éteignait dès le XII<sup>e</sup> siècle. Sa double enceinte de murailles, flanquée de tours carrées, a la forme d'un hémicycle dont les deux extrémités viennent se souder au rocher. Quatre portes donnaient entrée dans la ville. De la porte orientale à celle située à l'occident, un portique intérieur, allant en ligne droite, formait *dromos*, comme à Pompeïopolis, avec cette différence toutefois, que les colonnes dépourvues de chapiteaux, dépassent à peine le niveau du sol, tandis que celles du *dromos* de cette dernière ville sont en partie debout et intactes (2).

Au centre de la ville ruinée, on remarque les restes d'une église remontant aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, et qui semble avoir été détruite par de violentes secousses de tremblements de terre. Parmi les décombres j'ai remarqué, sur quelques pierres de la frise, des guirlandes, des dauphins entrelacés, d'un beau style, et une croix dans une couronne de lauriers, rappelant tout à fait le type du revers de la plupart des petites monnaies romaines, frappées après la conversion de Constantin le Grand.

A l'une des entrées d'Anazarbe se trouve un bel arc de triomphe, se composant d'une arcade de grande dimension, et de deux portes latérales. En retour l'architecte a pratiqué deux autres portes formées par une simple muraille. Des colonnes de granit surmontées de chapiteaux d'ordre corinthien, d'un bon travail, ornaient la façade de ce monument; elles étaient supportées par couple par des piédestaux de peu d'élévation. L'entablement se confond avec l'archivolte du grand arc, fait unique dans le mode d'architecture

(1) Évangile de Matthieu, chap. xxii, vers. 21. *Tunc ait illis : Reddite ergo quæ sunt Cæsaris Cæsari, et quæ sunt Dei Deo.*

(2) Voy. la *Revue archéologique*, x<sup>e</sup> année, pl. 218, 219, et p. 358, *Soli et Pompeiopolis*.

usité dans les temps anciens. Deux sortes de matériaux, outre les colonnes de granit, sont entrées dans la construction de ce monument; ainsi l'arc est en pierre tendre, tandis que les pieds-droits et l'entablement sont en pierre calcaire dure.

En avant de l'arc de triomphe ont été élevées deux grosses tours carrées, avec des matériaux provenant des édifices ruinés de la ville.

En sortant d'Anazarbe par l'arc de triomphe que je viens de décrire, on arrive à un théâtre appuyé contre le rocher dont le flanc est taillé à pic, dans toute la longueur du stade qui limite ce théâtre. Cette longueur est exactement indiquée par la portion de cercle que forme le roc, et par l'épine encore apparente sur toute son étendue.

La montagne, qui domine le cirque et le théâtre, est garnie de sarcophages avec couvercles prismatiques à oreillettes, taillés dans le roc et sans inscriptions; là aussi sont quelques chambres sépulcrales dont la porte est ornée de bas-reliefs représentant des personnages (1).

Du théâtre on arrive au château qui couronne la montagne, en suivant une route creusée dans les rochers, et bordée d'une ligne de sarcophages qui s'étendent de chaque côté de la route. Dans ces mêmes rochers se remarquent les débris d'une église et d'un monastère taillés dans le roc.

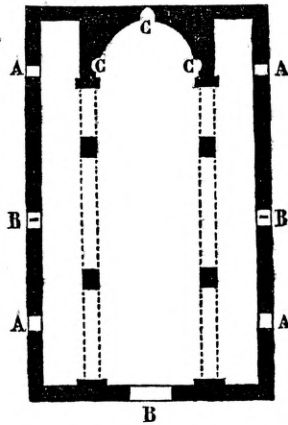
Le château d'Anazarbe (2) accuse deux époques très-distinctes : les constructions élevées à l'ouest de la montagne et les tours demi-circulaires et à bossages sont dues aux Grecs; les autres parties ont été construites par les princes et rois d'Arménie.

Les tours et les murailles du château fort d'Anazarbe sont fort élevées, solidement construites et très-étendues. Comme les grands édifices militaires de cette époque, ce château est protégé par une première enceinte extérieure, et ses propres murailles forment la seconde enceinte. La forme et les aspérités du rocher sur lequel la forteresse est assise ont mis les constructeurs dans la nécessité de lui donner des contours irréguliers. Dans la première enceinte se trouve une petite chapelle à trois nefs, dont la toiture en arête existe encore en grande partie; quatre piliers carrés en supportent le poids. Les murailles intérieures de cette chapelle sont ornées de peintures à fresque assez bien conservées, représentant des saints

(1) Barker, *Lares et pénates*, p. 283.

(2) Djihan-Numa, *Géogr. turque*, p. 1726.

en grande vénération dans l'Église arménienne. Trois portes, dont deux latérales, y donnent accès. Sur l'une des portes latérales de cette petite chapelle, on lit le mot ΕΥΛΟΓΕΟC, *bénédition* (1).



Autour de l'édifice et à la hauteur du toit, on remarque une inscription arménienne en caractères enchevêtrés, de 21 centimètres de hauteur, que son état de mutilation ne m'a pas permis de déchiffrer entièrement. Cependant quelques noms de princes, qui ont échappé à la destruction, m'ont suffi pour m'assurer que cette inscription présentait une partie de la généalogie des Ichgans Roupèniens inhumés dans la chapelle, avant que Sis ne fût érigée en capitale. Je donne ici ce que j'ai pu déchiffrer de cette inscription monastique que j'ai publiée, ainsi que la suivante, dans mon *Recueil des inscriptions de la Cilicie* (2) :

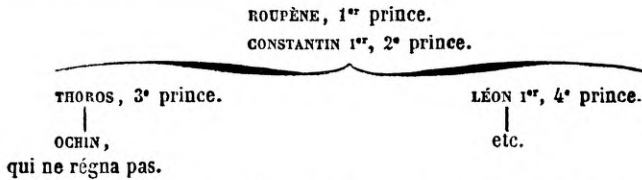
Première ligne. *Ceci est une mémoire.* — Deuxième ligne. *La très-sainte Trinité.... Théodore, fils de Constantin, fils de Roupène....* — Troisième ligne. *Pour le salut de mes enfants, pour la mémoire de mes parents et pour la vie de mes enfants.... par l'intercession....* — Quatrième ligne.... — Cinquième ligne. *Ceci est en mémoire d'Ochin, fils de Théodore, fils de Constantin. Dans vos dignes prières en Jésus-Christ, notre Seigneur!*

La deuxième ligne de cette inscription, qui nous donne le nom de *Thoros (Théodore), fils de Constantin, fils de Roupène*, est conforme à

(1) Mon *Recueil*, p. 13, n° 33.

(2) P. 14, n° 34.

l'histoire. Thoros fut le troisième successeur de Roupène, qui, à la mort de Kakig II, dernier roi Pacradouni, fonda en Cilicie une principauté arménienne qu'il gouverna de 1080 à 1092. Son fils Constantin lui succéda et mourut en 1100, époque à laquelle Thoros hérita de la principauté, qu'il gouverna jusque vers 1129. La cinquième ligne est plus intéressante. *Ochin, fils de Thoros (Théodore), fils de Constantin*. Cet Ochin, inconnu dans l'histoire, était neveu de Léon I<sup>er</sup>, lequel succéda à son frère Thoros I<sup>er</sup>, dont nous venons de parler. On peut donc établir ainsi la généalogie de ces princes dans le tableau suivant :



Le dallage de cette petite église, qui n'était autre qu'une chapelle sépulcrale, s'enfonçant de plusieurs pieds, a comblé un caveau où étaient déposés les corps des anciens princes arméniens de la Cilicie. Les Egyptiens, qui prirent Anazarbe, violèrent cette ancienne sépulture princière, et bouleversèrent les tombes des premiers Roupéniens pour chercher des trésors qu'ils croyaient avoir été cachés avec les morts.

L'enceinte intérieure du château est inaccessible ; c'est là que se trouve le donjon, grande tour carrée parfaitement conservée, et sur l'un des côtés de laquelle on lit une inscription arménienne dont voici la traduction :

*L'an 636 de l'ère arménienne... Roupène.... fils de Léon.... — son frère le pieux, avait.... — près le mont Taurus, son noble séjour.... — terrestre pouvoir commencé par Ochin.... — des places d'Anazarbe, Djenkia, Hada....*

L'an 636 correspond à l'année de J. C. 1188. La septième ligne de cette inscription nous offre trois noms de lieux : *Anazarbe, Djenkia*, localité sur laquelle je n'ai pu recueillir aucun renseignement, mais qui paraît correspondre à la forteresse de *Djandj*, mentionnée dans la chronique manuscrite de l'historien arménien Sempad, puis *Hada...*, que je suppose être le commencement du nom de la ville d'*Adana*, ou plutôt encore celui du château d'*Adanodana* cité par Willebrand, et que Léon II avait donné aux Teu-

tons de son royaume (1). Je reviendrai plus tard sur le château d'*Adamodana*, qui n'est autre que le château appelé aujourd'hui par les Turks *Tumlo-Kalessi*.

Des constructions se reliant au donjon et communiquant par un pont-levis avec la première enceinte servaient de demeure aux premiers princes successeurs de Roupène, qui, du haut de leur rocher à pic, défiaient leurs ennemis, Grecs et musulmans, qui auraient osé tenter l'escalade et l'attaque des tours de leurs forteresses.

On est étonné de ne point trouver, à une journée à l'est d'Anazarbe et au sud du *Djihoun*, les ruines d'un château célèbre, situé au sommet d'une montagne et que les auteurs du moyen âge désignent fréquemment sous le nom de *Sarovantikhar*. Ce château se trouvait, dit Saint Martin (2), à l'est de *Tell-hamdoun*, autre château fort dont la position est encore douteuse. On pourrait penser que le couvent de *Sorovank*, cité dans un manuscrit de Sis (3), était situé dans le voisinage de ces forteresses.

A deux heures au sud-sud-est d'Anazarbe, et après avoir traversé une plaine peu accidentée, mais envahie par de hautes herbes et des broussailles peuplées de sangliers, on retrouve la rivière de Sis, qui va se jeter, à quelque distance de là, dans le Pyrame ou *Djihoun-Tschai* (4). Une demi-heure après, toujours dans la même direction, en arrière et au pied d'une montagne isolée dont les sommets les plus élevés sont dominés par le château de *Tumlo-Kalessi*, s'élève une construction militaire, vaste, solidement bâtie et dans l'intérieur de laquelle sont plusieurs salles voûtées et une chapelle. La position de ce château répond très-bien à celle que Willebrand (5) donne au château d'*Adamodana* cité dans l'inscription du donjon d'Anazarbe : *Hoc castrum*, dit le chanoine d'Oldembourg, *distat a Navarza duo milliâ*. Or, c'est bien à peu près la même distance que nous trouvons aujourd'hui. Willebrand nous apprend que le château d'*Adamodana* appartenait de son temps à l'ordre Teutonique; il nous dit aussi que le roi, qui affectionnait beaucoup les chevaliers de cet ordre, leur avait donné cette forteresse avec toutes ses appartenances, pour le salut de son âme (6). On sait d'une manière positive

(1) P. 140. In *Leonis All. Summ.*

(2) *Mém. sur l'Arménie*, t. I, p. 200.

(3) Évangile manuscrit du *Trésor de l'Église patriarcale de Sis*, in-4°; Memento, cf. mon voyage à Sis, dans le *Journal asiatique*, 1855.

(4) *In pede hujus castrî decurrit quidam fluvius*, etc. Willebrand, p. 140.

(5) Willebrand, p. 160.

(6) *Id.* p. 140.

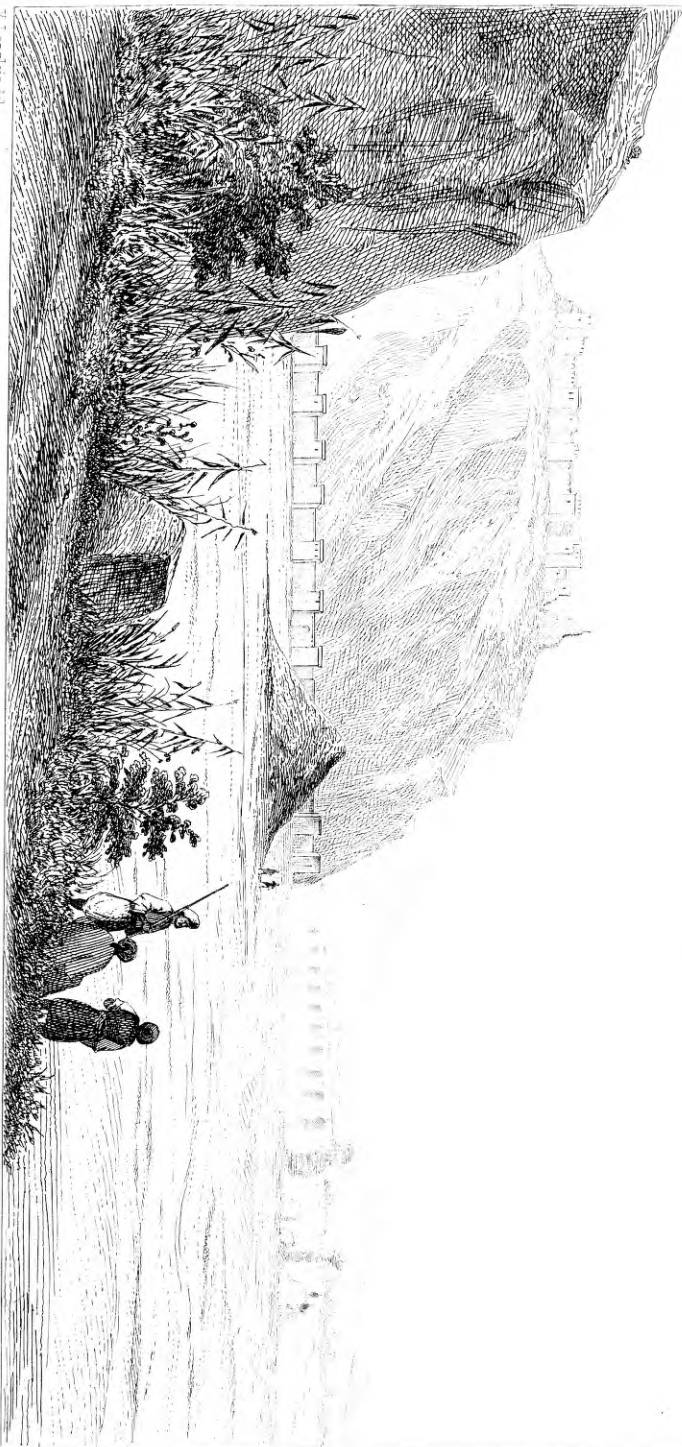
que les rois d'Arménie avaient fait des donations aux ordres militaires établis en Terre Sainte pendant les croisades. Ainsi les chartes publiées par Paoli dans son *Codice diplomatico*, nous apprennent que le roi Léon II fit des donations importantes aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, et nous connaissons même les noms, sans doute altérés ou corrompus, des localités qu'il avait octroyées aux hospitaliers (1).

Plus on s'éloigne d'Anazarbe, et plus le sol est sillonné de collines qui vont en s'affaiblissant jusqu'aux rives du *Djihoun-Tschai*. C'est derrière l'une de ces collines, au sommet de laquelle on arrive par une voie romaine qui allait autrefois de Mopsueste à Anazarbe, et de là en Cappadoce, que se trouve le village actuel de *Missis*, l'ancienne Mopsueste, bâti en amphithéâtre sur le versant d'un coteau dont le pied est baigné par les eaux du Pyrame.

VICTOR LANGLOIS.

(1) Paoli, *Cod. diplom.*, n° 94, 96, 99, 100.

---



V. Langlois del.

VUE DES RUINES D'ANAZARBE.

Ch. Schaeffer sc.



V. Longlois del.

LE CHÂTEAU DE TUMLO — KALESSI

Ch. Saumer sc.